

Études françaises

George Sand, voyageuse dans les Alpes

Bernadette Chovelon

George Sand, voyage et écriture
Volume 24, numéro 1, printemps 1988

URI : id.erudit.org/iderudit/035738ar
<https://doi.org/10.7202/035738ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN 0014-2085 (imprimé)
1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chovelon, B. (1988). George Sand, voyageuse dans les Alpes. *Études françaises*, 24(1), 17–27. <https://doi.org/10.7202/035738ar>

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de Montréal, 1988

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

George Sand, voyageuse dans les Alpes

BERNADETTE CHOVELON

L'imaginaire romantique a donné du voyage une dimension passionnément élargie. René allant se perdre dans les Déserts du Nouveau-Monde, ouvrait aux jeunes imaginations une perspective que ni l'exotisme de l'Amérique, puis plus tard ni celui de l'Espagne, de l'Italie, des bords du Rhin ou de l'Allemagne ne pouvait assouvir. Le déplacement, le pittoresque, le grandiose servirent non seulement de miroir à l'âme romantique, mais donnèrent aux écrivains de cette génération née avec le siècle la possibilité de construire un récit, de ramener des albums superbes foisonnant de descriptions aussi enthousiastes que détaillées, de conduire le lecteur dans un monde nouveau, de le guider par des chemins inconnus, dans des décors colorés où les anecdotes abondaient. Tel fut le cas de nombreuses relations de voyages au XIX^e siècle.

George Sand n'a pas failli à la mode de son époque. Nous connaissons d'elle plusieurs relations de voyages, dans les Pyrénées, en Espagne, à Majorque, en Italie, à Rome, dans le Midi de la France, en Auvergne, et chacune apporte au lecteur une vision nouvelle et pittoresque non seulement du pays décrit, mais encore (et peut-être surtout) de la voyageuse elle-même, affrontée aux difficultés de tel ou tel pays, aux inconvénients de situations inattendues ou insoupçonnées, ou au contraire une vision transformée par les événements affectifs, teintée par les couleurs de l'âme.

On chercherait en vain dans l'œuvre de George Sand le récit circonstancié d'un voyage dans les Alpes, tel que celui que fit

Dumas en 1832. Pourtant, à plusieurs reprises, George Sand eut l'occasion de parcourir les Alpes, et au fil des récits fragmentaires dispersés dans son œuvre, nous pouvons imaginer ses chemine-ments à travers la montagne et surtout déceler la perception qu'elle a eue de chacun et l'enrichissement qu'il a été pour sa personnalité et pour son œuvre.

Notre étude se limitera à l'examen de trois séjours de George Sand dans les Alpes : 1834, le retour de Venise ; 1836, séjour à Chamonix avec Liszt ; et 1861, «pèlerinage» aux Charmettes près de Chambéry.

Après l'échec de ses amours vénitiennes avec Musset, George Sand fait une première excursion dans les Alpes. Qu'attendait-elle de la montagne après ce douloureux séjour dans la capitale des Doges ? Tout simplement, on pourrait répondre : un renouveau de vie. Tout l'y invitait : à la chaleur de la lagune s'opposait la fraîcheur des sommets ; à l'odeur de vase des canaux vénitiens s'opposait l'eau vive des torrents alpestres ; à l'horizontalité de Venise s'opposait la verticalité de la montagne, symbole de dépassement de soi, de l'élévation au-dessus de soi-même, et d'une recherche renouvelée d'un idéal, placé toujours plus haut.

En 1834, si George Sand ne connaît pour ainsi dire pas la chaîne alpine, elle a cependant des points de références précis : elle connaît admirablement bien les Pyrénées, restés dans son esprit comme des lieux enchanteurs, liés à des paysages superbes marqués de souvenirs affectifs heureux accumulés en 1825 où elle avait fait de belles excursions en compagnie de son cher Aurélien.

Aussi son premier mouvement devant les Alpes est-il une comparaison : «J'ai été ces jours-ci dans les Alpes que j'ai trouvées bien différentes des Pyrénées, mais très belles aussi dans leur genre. Elles sont encore couvertes de neige au sommet, et les pêchers et les amandiers y sont en fleurs¹.» Pourtant, alors que peut-être la tristesse et la fatigue s'emparent d'elle, elle ne peut cacher une déception : «Je cherche en vain dans les Alpes une nature aussi extraordinaire et aussi pittoresque qu'aux Pyrénées².»

Chez George Sand, la vitalité est cependant toujours surprenante. Dans les moments douloureux, elle a toujours en elle un élan vers la vie qui lui permettra de surmonter les crises les plus douloureuses. Ce n'est pas une femme à se laisser abattre, c'est avant tout une voyageuse et une marcheuse :

J'avais toujours gardé au fond de ma malle un pantalon de toile et une blouse bleue, en cas de besoin, dans la prévision

1. George Sand, «Lettre à Casimir Dudevant du 6 avril 1834», dans *Correspondance*, t. 2, édition de Georges Lubin, Paris, Garnier frères, 1966, p. 559.

2. *Ibid.*, p. 671. Lettre à Casimir Dudevant du 30 juillet 1834.

de courses dans les montagnes. Je pus donc dédommager mes jambes du long engourdissement des jours et des nuits de griffonnage et des promenades en gondole, et je fis une grande partie du voyage à pied. Je vis tous les grands lacs... Je traversai le Simplon, passant en une journée de la chaleur torride du versant italien au froid glacial de la crête des Alpes, et retrouvant, le soir, dans la vallée du Rhône, une fraîcheur printanière³.

Un montagnard averti et ayant une petite connaissance des lieux cités s'étonne devant la longueur de la course et sa difficulté. Mais nous avons quelques confirmations par la *Correspondance* dans laquelle nous apprenons qu'elle entreprend des excursions de plus de huit lieues par jour, qu'elle se lève à quatre heures du matin pour voir l'hospice du Mont Saint-Bernard et, qui plus est, qu'elle retrouve dans ce lieu sauvage et aride la possibilité et la joie d'écrire. C'est en effet «au pied des glaciers» qu'elle achève d'écrire *Jacques* et ce n'est pas sans raison que Sylvia a été élevée dans les montagnes, que Jacques a passé une partie de sa vie en Dauphiné et qu'il choisit de vivre dans un cadre alpestre au milieu des montagnards, ce qui signifie pour lui le refus d'une certaine vie sociale et mondaine, loin de Paris, à laquelle les âmes faibles sont condamnées. Sa mort elle-même est une sublimation de la montagne : en escaladant seul la cime des glaciers et en s'enfonçant très avant dans les neiges pour mourir dans le grand silence de la glace, il affirme que le sommet des monts est un lieu de purification, de dynamisme et de dépassement de soi-même. «Je monterai sur la cime des glaciers, et je prierai du fond de mon cœur ; peut-être la foi et l'enthousiasme descendront-ils en moi à cette heure solennelle où, me détachant des hommes et de la vie, je m'élancerai dans l'abîme en levant les mains vers le ciel et en criant avec ferveur : «Ô justice! justice de Dieu⁴!»

À quelle date George Sand et Pagello (puisque Pagello était évidemment du voyage, bien que la première *Lettre d'un voyageur* adressée à Musset n'en fasse pas mention pour les raisons de convenance facile à comprendre) séjournèrent-ils exactement dans les Alpes et peut-on avoir des précisions différentes de celles données par George Sand sans netteté ?

En faisant référence à une communication publiée en 1969 après le colloque de Grenoble, nous pouvons savoir que les grandes excursions évoquées par George Sand sont tout à fait véridiques. En effet, le regretté Jean Mallion a trouvé dans *l'État du mouvement des guides pendant le mois d'août 1834* l'indication suivante :

3. George Sand, *Histoire de ma vie*, dans *Œuvres autobiographiques*, t. 2, édition de Georges Lubin, Paris, «La Pléiade», 1971, p. 213.

4. George Sand, *Jacques*, Présentation de Georges Lubin, Paris, Éditions d'aujourd'hui [Réédition Perrotin 1842], p. 397.

«Date du départ : 6 août ; nom des guides : Simond Victor ; nom de Messieurs les voyageurs : Mr Pietro Payello (*sic*) et un amy venant de Venise⁵.» Il est bien évident que l'ami en question ne peut être que George Sand.

Dans son *Journal*, récemment publié, Pagello écrit :

De Milan, nous allâmes, George Sand et moi, par Domo-dossola et le Simplon. Arrivés à Martigny, nous quittâmes la voiture et les bagages ; George Sand s'était habillée en homme. À dos de mulet, nous avons franchi le col des Palmes et nous nous sommes transportés à Chamonix, où le jour suivant, nous avons entrepris l'ascension du mont Blanc avec une longue caravane d'Anglais, de Français, d'Allemands et d'Américains. Arrivés à *la mer de Glace*, après avoir examiné les fissures qui laissent voir l'épaisseur de la glace à 400 pieds de profondeur, après nous être réjouis de l'écho éclatant des mortarets qui rebondissaient avec un long hululement dans cette vallée désolée, hérissée de récifs de glace, parmi les neiges éternelles, nous sommes revenus à Chamonix⁶.

Après cette excursion, Pagello ne peut cependant s'empêcher de confirmer ce que George Sand dira plus tard en revenant à Paris à ses amis : «À mesure que nous avançons, nos relations devenaient plus circonspectes et plus froides. Je souffrais beaucoup, mais je faisais mille efforts pour le cacher. George Sand était un peu mélancolique mais beaucoup plus désinvolte que moi⁷.» Quelques jours après, la romancière écrit à son vieil ami médecin, Gustave Papet : «Viens me voir. Je suis dans une douleur affreuse. Viens me donner une éloquente poignée de main... Ah! si je peux guérir de l'amour, je payerai toutes mes dettes à l'amitié, car je l'ai négligée et elle ne m'a pas abandonnée⁸.»

La transposition littéraire de ce voyage se présente d'une manière fort différente dans la première *Lettre d'un voyageur*. Dès le début, «le» voyageur, apparemment anonyme, oppose le bonheur limité qu'offre la connaissance humaine, et en particulier probablement celle des Lettres et des Arts, au sentiment de plaisir infini qu'offre le spectacle de la nature :

C'est que les créations de l'art parlent à l'esprit seul, et que le spectacle de la nature parle à toutes les facultés... Au sentiment tout intellectuel de l'admiration, l'aspect des campagnes ajoute le plaisir sensuel. La fraîcheur des eaux, les parfums des plantes, les harmonies du vent circulent dans le

5. Jean Mallion, «Note sur le séjour de George Sand en Savoie au mois d'août 1834», *Hommage à George Sand*, Publication de l'Université de Grenoble, Paris, PUF, 1969.

6. «Le journal de Pagello», *Présence de George Sand*, n° 28, p. 25.

7. *Ibid.*, p. 25.

8. «Lettre à Gustave Papet», dans *Correspondance, op. cit.*, t. 2. p. 672.

sang et dans les nerfs, en même temps que l'éclat des couleurs et la beauté des formes s'insinuent dans l'imagination... Aux esprits vastes, il faut le monde entier, l'œuvre de Dieu et les œuvres de l'homme⁹.

Et l'auteur d'affirmer qu'elle laisserait tous les palais du monde pour aller voir une belle montagne dans les Alpes. Attitude bien naturelle si l'on songe que les merveilles de la Cité des Doges, les palais de marbre, les sculptures de Canova, les peintures de Véronèse et de Tintoret n'ont été pour elle que le décor d'une déception cruelle et d'une souffrance profonde. La montagne est toujours un lieu de renouvellement, de ressourcement, un bain d'eau vive, et le spectacle d'une belle nature offre toujours le sentiment d'une joie totale et revivifiante. Elle ouvre le chemin d'une restructuration du moi.

L'enchantement provoqué par le spectacle de la nature est fécond. Il donne naissance à des tableaux admirablement composés de divers plans, colorés de teintes variées et rayonnants d'une lumière étincelante que le pinceau d'un peintre impressionniste ne désavouerait pas :

La campagne n'était pas encore dans toute sa splendeur. Les prés étaient d'un vert languissant tirant sur le jaune, et les feuilles ne faisaient encore que bourgeonner aux arbres. Mais les amandiers et les pêchers en fleurs entremêlaient çà et là leurs guirlandes roses et blanches aux sombres masses des cyprès. Au milieu de ce jardin immense, la Brenta coulait rapide et silencieuse sur un lit de sable, entre ces deux larges rives de cailloux et de débris de roches qu'elle arrache au sein des Alpes, et dont elle sillonne les plaines dans ses jours de colère. Un demi-cercle de collines fertiles, couvertes de ces longs rameaux de vigne noueuse qui se suspendent à tous les arbres de la Vénétie, faisait un premier cadre au tableau ; et les monts neigeux, étincelants aux premiers rayons du soleil, formaient au-delà, une seconde bordure immense, qui se détachait comme une découpeure d'argent sur le bleu solide de l'air¹⁰.

Le ravissement devant un tel spectacle est avant tout un don de la nature, même si certains se complaisent à n'y voir qu'une mode lancée par Rousseau. Sans doute Jean-Jacques a-t-il ouvert un univers, et George s'est-elle élancée dans son sillage avec enthousiasme, mais il y a plus que cela dans la nature de la jeune romancière de 1834. Elle a su jeter sur le monde une vision à la fois de peintre et d'écrivain et nous la transmettre au-delà de notre propre intuition. L'âme dont la sensibilité est assez fine pour per-

9. *Lettre d'un voyageur I*, dans *Œuvres autobiographiques*, II, *op. cit.*, p. 652.

10. *Ibid.*, p. 653.

cevoir l'harmonie de la lumière dans les couleurs et dans les formes est digne de découvrir un monde encore plus inaccessible.

Dans les Alpes, George Sand se construit une terre enchantée, un pays, fruit de son imagination, vers lequel la porte une sympathie indéfinissable : le Tyrol. Pourquoi le Tyrol ? C'est un pays où elle n'est jamais allée, où elle n'ira jamais, et pourtant il vit dans son esprit comme un pays à atteindre. Son nom évoque pour elle une chanson de son enfance et le souvenir d'une demoiselle inconnue à l'accent étranger, parcourant en diligence des chemins difficiles, et remplie d'une telle émotion à l'évocation du Tyrol qu'elle ne peut en parler. À partir de ses larmes, un pays chimérique se construit alors dans la jeune imagination de la romancière et, à travers tous les éléments rencontrés dans les Alpes, elle en fit la plus belle contrée montagnaise que l'on pût imaginer, avec des lacs, des pâturages, des forêts, des troupeaux, des torrents. Et c'est à travers la musique, et surtout à travers celle de la *Symphonie pastorale* de Beethoven qu'elle retrouvera ce monde enchanté : « Oh ! que j'y ai dormi sur des herbes embaumées ! quelles belles fleurs j'y ai cueillies ! quelles riantes et heureuses troupes de pâtres j'y ai vues passer en dansant ! quelles solitudes austères j'y ai trouvées pour prier Dieu ! Que de chemin j'ai fait à travers ces monts, durant deux ou trois modulations de l'orchestre¹¹. » C'est aussi à travers la musique que George Sand peut construire un monde plus beau que celui de la réalité et nous y faire pénétrer. Les pays de Bohême que parcourera Consuelo quelques années plus tard seront-ils très différents du Tyrol des *Lettres d'un voyageur* ?

Si dans la réalité la romancière n'a pas parcouru toute seule les sentiers alpins, elle s'y trouvera volontairement seule dans la transposition littéraire. Et ce personnage épris de solitude rencontrera seul les orages, les ouragans ; il marchera la nuit et dormira le jour ; il s'abritera de la pluie sous les branchages, il affrontera seul les abîmes. On pense à René au milieu des orages, mais ce personnage errant le long des précipices, fuyant le monde et ses hordes de voyageurs vulgaires symbolisant le vagabondage, l'exploration montagnarde, nous ramène inévitablement à Rousseau.

C'est dans un contexte totalement différent que se situe le second séjour de George Sand dans les Alpes en 1836.

En août, la romancière fait le projet de se rendre à Genève pour y retrouver le couple romantique par excellence : Franz Liszt et Marie d'Agoult, installés depuis peu dans la patrie de Calvin.

Période difficile pour la romancière car si le temps des blessures profondes est apparemment terminé, elle éprouve un vide

11. *Ibid.*, p. 658.

affectif réel dont plusieurs écrits de cette époque se font l'écho. L'amitié, bien proche de la tendresse qu'elle éprouve pour le «joyeux compagnon» qu'est Franz, toujours prêt à inventer quelque nouvelle plaisanterie et à rire, et surtout la joie qu'elle ressent dans les longues conversations avec le musicien à la philosophie généreuse, la poussent à entreprendre ce voyage avec ses enfants et à aborder les Alpes avec une vision favorable : «J'ai salué le Mont-Blanc de ma fenêtre à mon réveil et j'ai vu sous mes pieds tout ce beau pays de Gex, étendu comme un immense tapis bigarré au pied de la Savoie, forteresse neigeuse élevée à l'horizon¹².»

De plus, la Suisse est pour elle presque un lieu de pèlerinage puisqu'elle avait servi de décor à une des œuvres les plus célèbres d'un vieil ami de Liszt, Sénancour, qui avait par son personnage, Obermann, «l'homme des hauteurs», magnifié ces paysages verdoyants et sublimes en les présentant comme miroirs d'une recherche de l'absolu, d'une soif d'éternité.

Beaucoup de choses ont été écrites sur les amusantes retrouvailles de la romancière et du musicien à Genève. On pourra en lire les détails dans la dixième *Lettre d'un voyageur*. Nous situerons ce voyage dans les Alpes sous un triple signe : la fantaisie ; la création ; l'effort, la découverte.

Dans les deux personnalités de George Sand et de Franz Liszt, la fantaisie n'a pas de limites. Voyager dans les Alpes, c'est d'abord rejeter toutes les conventions mondaines et sociales et d'abord s'habiller à sa guise : blouse étriquée, chevelure longue et désordonnée, chapeau d'écorce défoncé, cravate roulée en corde sont avant tout marque de rejet d'un certain rigorisme conventionnel qui n'a plus cours au cœur des Alpes... C'est aussi un moyen pour eux de se plonger dans un anonymat dont ils ont l'un et l'autre besoin après les critiques endurées à Paris sur leur «don juanisme». Et enfin être pris pour une troupe de saltimbanques était nécessairement le rêve du futur auteur de *Consuelo* ou du *Contrebandier* (version Liszt et version George Sand). C'est aussi pour eux un moyen de s'intégrer à la nature, et si la romancière stigmatise les Anglais de rencontre qui peuvent traverser les régions les plus élevées et les plus orageuses sans avoir sali leurs gants ni troué leurs bottes, elle exalte au contraire le bonheur de pouvoir se jeter à terre sur la première mousse venue, ou de courir après les papillons sans avoir à se soucier d'un vêtement chargé «d'une imperméabilité majestueuse» de tenue de touriste.

La libération vestimentaire est pour elle essentielle. Le décor des Alpes lui permet de supprimer toute contrainte. Son triomphe, après leur départ de Chamonix, fut d'apprendre que les aubergistes, après avoir hébergé une troupe de vagabonds aussi sus-

12. *Ibid.*, p. 895.

pects, avaient recompté trois fois leur argenterie et que les Anglaises qui séjournaient dans leur hôtel avaient barricadé leur porte comme si «elles eussent craint une invasion de cosaques».

Nous n'avons pas les détails précis qui permettraient de retracer jour après jour l'itinéraire de cette joyeuse caravane totalement hétéroclite puisqu'elle se composait non seulement de la romancière et du musicien, mais de la blonde Arabella, des enfants de George Sand, de Puzzi le jeune musicien, et qu'à eux s'était joint un major de l'armée suisse. Nous retiendrons seulement les quelques lieux géographiques qui ont été cités dans le récit : Chamonix, le glacier des Bossons, le précipice de la Tête-Noire, Martigny, Fribourg, la mer de Glace (pour la deuxième fois).

Le récit du Major Pictet traduit un certain décalage entre l'enthousiasme joyeux du départ de la course et les réflexions de George Sand au bout de quelques jours. L'avalanche de réflexions philosophiques, sociales du Major plongé, même à dos de mulet dans les livres les plus sérieux, a-t-elle tué la joie d'écolière en vacances qu'avait éprouvée George en entreprenant cette course ? Gardait-elle encore un souvenir nostalgique des Pyrénées beaucoup moins austères, beaucoup plus fleuries, plus colorées ? Aurait-elle préféré un type de conversation plus joyeuse avec Puzzi et Liszt qui ne songeaient qu'à rire ? Toujours est-il qu'arrivés à la mer de Glace la romancière n'est pas éblouie par le paysage. Elle y voit une image de mort et en ressent une amère déception.

Cela est beau, s'écrie Franz après quelques moments d'admiration silencieuse. Cela est beau parce que cela est complet : rien ne manque à ce tableau de mort et de silence. — Rien... que la vie, dit George... Pourquoi appeler ceci la mer de Glace ! Le lac de glace, le fleuve de glace, je comprendrais, et j'admيرerais peut-être ; mais pourquoi évoquer par un nom l'image bien autrement sublime du vieil Océan du Nord, avec ses montagnes flottantes et ses monstres marins, avec ses ténèbres et les magiques splendeurs de ses aurores boréales, avec ses tempêtes et ses mille voix mugissantes¹³.

À Franz qui lui demande pourquoi elle n'aime pas la beauté de ce spectacle, elle répond vivement : «Parce que je n'aime pas la mort... Il faudrait l'éruption d'un volcan et ses laves brûlantes pour déblayer ce désert et y ramener la vie par la destruction. La vie ! La vie ! Franz ! Vive la vie¹⁴ !»

Chez George Sand, tout est vie, mouvement, dynamisme et par là même création. Son jugement sur Chamonix est significatif.

13. Adolphe Pictet, *Une course à Chamonix*, 1^{re} éd., Paris, B. Duprat, 1838, pp. 38-39.

14. *Ibid.*, p. 39.

Dans ce décor couronné de montagnes grandioses, mais statiques, elle voit essentiellement une jeune vie dynamique, épanouie par le soleil, la vie au grand air et remplie d'une potentialité qui l'émeut :

Ce que j'ai vu de plus beau à Chamonix, c'est ma fille. Tu ne peux te figurer l'aplomb et la fierté de cette beauté de huit ans, en liberté dans les montagnes... [...] Robuste comme un cèdre des montagnes et fraîche comme une fleur des vallées, elle semble deviner, quoiqu'elle ne sache pas encore le prix de l'intelligence, que le doigt de Dieu l'a touchée au front, et qu'elle est destinée à dominer, un jour, par la force morale, ceux dont la force physique la protège maintenant. Au glacier des Bossons, elle m'a dit : « Sois tranquille, mon George ; quand je serai reine, je te donnerai tout le Mont-Blanc »¹⁵.

La vie pour George Sand entraîne la création, et dans le décor grandiose des Alpes, la création se fera en référence avec les éléments naturels. L'anecdote la plus significative se situe à Fribourg. Il semble que l'on puisse situer là le temps le plus fort de ce voyage. Pour résumer en quelques mots la situation, la caravane trempée de pluie entre dans l'église Saint-Nicolas où se trouve « le plus bel orgue qui ait été fait jusqu'ici ». C'est en effet un orgue fait par Aloys Mooser, un des « facteurs » réputés de la première moitié du XIX^e siècle. Mooser est là, dans l'église : il regarde avec étonnement cette troupe de bohémiens mouillés et crottés et il écoute l'organiste de la cathédrale qui, à l'aide de l'orgue, essaie de reconstituer un orage complet : « pluie, vent, grêle, cris lointains, chiens en détresse, prière du voyageur, désastre dans le chalet, piaulements d'enfants épouvantés, clochettes de vaches perdues, fracas de la foudre, craquement des sapins, finale, dévastation des pommes de terre »¹⁶. La romancière épuise sans indulgence toutes les ressources de la montagne pour se moquer de cet organiste tonitruant et sans talent. La médiocrité de son exécution va mettre en valeur le jeu de Liszt qui va spontanément prendre place devant les claviers et va improviser selon une habitude qui lui était chère.

Pour auréoler cet épisode musical et le présenter dans un tableau superbe, George Sand met au premier plan la blonde Arabella avec sa chevelure défaite par la pluie, appuyée sur la balustrade de la tribune. Et c'est à partir des éléments les plus grandioses de la montagne que va s'élever la conversation entre les deux femmes, mettant la création artistique au-dessus de toute beauté accessible à l'œil humain : « Exigeante, lui dis-je, tu n'as pas trouvé le glacier assez blanc l'autre jour sur la montagne ! Ses

15. *Lettre d'un voyageur X*, dans *Œuvres autobiographiques*, II, *op. cit.*, p. 903.

16. *Ibid.*, p. 911.

grandes crêtes qui semblaient taillées dans les flancs de Paros, ses dents aiguës au pied desquelles nous étions comme des nains, ne t'ont pas semblé dignes de ton regard superbe¹⁷.»

Nous avons cru George Sand peu sensible à la poésie des Alpes et voilà que la blancheur des glaciers, la découpe dentelée des crêtes, l'immensité des sapins deviennent des images de beauté capables de servir de référence à l'exigence artistique.

Plus belle que les éléments les plus grandioses de la nature, la musique va atteindre une dimension immense que rien ne pourra surpasser. Dans l'obscurité de cette vieille cathédrale de Fribourg battue par la pluie, la voix de l'orgue sous les mains de Franz va s'élever et remplir la nef. Par la musique, l'esprit des voyageurs bloqué tout le long des excursions par des discussions stériles sur des phrases obscures (par exemple : «l'absolu est identique à lui-même»), va enfin s'ouvrir, s'épanouir, se libérer et se spiritualiser. L'harmonie des sons de l'orgue va amener George Sand à s'émerveiller devant la confiance en la miséricorde de Dieu et en son pardon, à découvrir les bienfaits de la tolérance, de la bonté, des tâches partagées et du bonheur d'accéder à la Lumière.

La joie de l'émotion artistique emplit son esprit totalement et c'est par une référence aux paysages qu'elle vient de traverser qu'elle exprime cette libération de l'âme qui arrive à atteindre un sommet spirituel : «J'étais dans un de ces accès de vie que nous communique une belle musique ou un vin généreux, dans une de ces excitations intérieures où l'âme longtemps engourdie semble gronder comme un torrent qui va rompre les glaces de l'hiver¹⁸.»

Le troisième voyage dans les Alpes de George Sand que nous évoquerons, se situe en Savoie près de Chambéry. Nourrie dès son adolescence des œuvres de Rousseau, la romancière voulut connaître cette retraite que Jean-Jacques aimait et put réaliser ce projet à deux reprises en 1861 et en 1863.

Beaucoup plus qu'un voyage, cette démarche est un pèlerinage de reconnaissance. Ce que George Sand vient rechercher c'est la présence du philosophe qui a inspiré toute son œuvre et qui a amplifié chez elle son amour pour la vie au grand air, pour les grandes promenades, pour l'herborisation, pour tout ce qui est simple et naturel : «[...] S'il ne m'a pas légué son génie, il m'a transmis comme à tous les artistes de mon temps, l'amour de la nature, l'enthousiasme du vrai, le mépris de la vie factice et le dégoût des vanités du monde¹⁹.»

George Sand entreprit le premier pèlerinage en 1861 au retour d'un séjour ensoleillé à Tamaris. Elle est consciente du

17. *Ibid.*, pp. 910-911.

18. *Ibid.*, p. 914.

19. «À propos des Charmettes», *Présence de George Sand*, n° 9, p. 8.

fossé creusé par le temps. C'est la nature, le paysage, les arbres, les plantes qui vont assurer la pérennité du lieu et lui redonner toute sa plénitude et son actualité :

J'ai parcouru dans tous les sens le jardin, la vigne et tout l'enclos jeté en pente au-dessus et au-dessous de la maison. Une longue treille, renouvelée probablement, soutient du moins les mêmes pampres qui ont couvert de leur ombre le géant de l'avenir... Le lierre qui tapisse le pied des murs de la terrasse, les capillaires qui croissent dans les pavés dis-joints du perron, sont les mêmes qu'il a foulés... La pervenche y était aussi installée ; la même pervenche que lui fit observer Madame de Warens pour la première fois, vit toujours le long du chemin et dans toutes les haies de l'enclos. Les buissons du petit parterre peuvent bien avoir été plantés par lui²⁰.

Voyage de souvenir, voyage de fidélité et de reconnaissance, voyage de la maturité, ce séjour au cœur même des Alpes ne se compare pas avec les précédents où, plus jeune, la romancière grimpait allègrement le long des sentiers. Mais ce pèlerinage aux sources est un grand moment dans sa vie, une occasion de rendre hommage à celui qu'elle a tant admiré, et de le défendre hardiment aux yeux de ses détracteurs²¹. C'est pour elle un autre aspect des Alpes qu'elle admire cette fois-ci passionnément.

20. *Ibid.*, p. 14.

21. Cf. l'article de George Sand, «Les Charmettes», *Présence de George Sand*,